

Les Lettres Normandes

Revue Trimestrielle de la Société des Écrivains Normands



N° 144
4^e trimestre 2024

Hommage à
Édith SERAIS



n° 144 - 7 € - 4^e trimestre 2024

Les Lettres Normandes

Rédactrice en chef
Bernadette Laval-Fisera

101^{ème} année



0753-9010

La conquête des îles Canaries
par les Normands

Éric Navet



LES LETTRES NORMANDES

Revue Trimestrielle de
la Société des Écrivains Normands

n° 144 - Sommaire

- P. 2 : Le mot de la Présidente
P. 3 : Vie de la S.E.N. :
*Salons Barneville-Carteret
et Bagnoles-de-l'Orne*
Hommage à Édith Serais
P. 6 : *La coccinelle et l'ascenseur*
par Bernard Guillois
P. 7 : *La dinde de Noël*
par Krystin Vesterålen
P. 8 : *Note sur la conquête
des îles Canaries par les
Normands* par Éric Navet
P. 10 : Anthologie poétique
P. 12 : *Le roman de référence et
de résistance sur l'Ukraine
contemporaine* : Daroussia
la douce
de Maria Matios
P. 14 : *Ecrire, parce qu'il le faut*
par Alice Rivaz
P. 15 : *Marie-Laure, le romantisme
provincial (1)*
par Nicolas Saeys
P. 17 : *Mathématique et litté-
rature* par Marc Hébert
P. 18 : *Paroles aux écrivains
normands*
par Jocelyne Corbel
P. 20 : *Le bal du préfet*
par Danielle Maltret
P. 21 : Le fascinant destin d'Alié-
nor d'Aquitaine
par Danielle Maltret
P. 22 : *Nous avons lu, vu, retenu*
Recensions de livres,
exposition et spectacle
par B. Laval-Fišera,
N. Jaussaud-Obitz et
C. Angano
P. 24 : *De Gourmont sur Barbey*
d'Aurevilly par Vladimir
Claude Fišera

Rédactrice en chef de la publication :
B. Laval-Fišera
Rédactrice-adjointe :
N. Jaussaud-Obitz

societedesecrivainsnormands@gmail.com
Site : lasen.fr

Abonnement 2024

20 € (4 numéros)

40 € (adhésion & abonnement)

55 € (adhésion couple & abonnement)

Maquette & mise en pages :

Les Petits Écarts

SIRET 390843811 00048

Impression : fm.repro

SIRET 451446231 00016

Le mot de la présidente

On entend ici et là que les écrivains sont de plus en plus nombreux et nous sommes fiers d'accueillir leurs expériences littéraires. Les nouvelles, poèmes et extraits de romans de ceux et celles qui nous ont rejoints trouvent place dans nos colonnes. Il se crée une fraternité à travers l'écriture.

Nous en assurons la promotion auprès des lecteurs et des lectrices de Normandie et d'ailleurs. Des AmiEs lointainEs partagent avec nous le plaisir de ces découvertes. Des médiathèques, celles de Sainte Mère Eglise, de Valognes par exemple, nous ont fait l'honneur de s'abonner à notre revue. Les Archives de Saint Lô et la presse enregistrent nos activités.

En matière de littérature actuelle, ce sont plutôt des inédits qui retiennent notre attention. Les recherches originales dans le domaine historique et les Belles Lettres complètent ce panorama. Selon ce qui le passionne ou qui l'émeut chacun peut s'exprimer sur des moments d'histoire de notre province. Éric Navet évoque la présence des Normands dans les Canaries, et rappelle à notre souvenir la culture d'origine de ces îles conquises, la culture guanche.

La plume de Nicolas Saeys nous présente Marie-Laure Groult, touchante poétesse d'Orbec, devenue malgré elle figure romantique par sa mort précoce.

Aujourd'hui les poètes meurent aussi jeunes, non plus par la maladie, mais sous les balles, dans les pays en guerre. N'oublions pas Maksym Kryvtsov. Nous sommes désolés que la fenêtre que nous ouvrons sur le monde ne donne à voir que le feu et le sang. Les poèmes de ce numéro sont des cris devant ces moments tragiques.

Depuis peu se dessine une nouvelle thématique dans les écrits que nous recevons : écrire sur l'écriture. C'est Marc Hébert aujourd'hui le porte-parole des Normands face à la Suisse Alice Rivaz. Les relations entre les peuples peuvent aussi être pacifiques.

Bernadette Laval-Fišera

Présidente de la SEN

Illustration de couverture : La découverte de Lanzarote par Jean de Béthencourt en 1402

Jean de Béthencourt 1360-1425, Navigateur Normand.

Huile sur toile de 1848 par le peintre Français, Ambroise-Louis Garneray (1783-1857).

Vie de la Société des Écrivains Normands...

Salon de Barneville-Carteret

Cet été 2024 les Amis de la Chapelle Saint Louis à Barneville-Carteret ont accueilli nos sociétaires dans le havre de paix que représente la Chapelle et son enclos, alors que défilaient dans les rues vers la plage de nombreux touristes.

Cette année de nouveaux visages ont pu satisfaire leur curiosité :

chard, Erwan Garel, Yves Tanguy, Gilbert Tenèze se sont joints à nous et ont apprécié, certains pour la première fois, l'ambiance conviviale dans ce lieu tranquille de cette station populaire.

[illegible]

Concours de poésie

Article 1 Le prix Louis BOUILHET est doté par la municipalité de Cany-Barville (76), ville natale du poète, et décerné chaque année par les soins de la Société des Écrivains Normands, association littéraire régionale centenaire.

Article 3 Les candidats doivent envoyer leur ouvrage, en 3 exemplaires à :

Yves-Marie HELLO
1 rue général Leclerc
14 860 RANVILLE

Joindre une enveloppe timbrée à l'adresse du candidat, ainsi qu'un chèque de 20 euros libellé à l'ordre de LA SOCIÉTÉ des ÉCRIVAINS NORMANDS. Les adhérents à la société sont dispensés de la participation financière.

Les envois doivent parvenir à Yves-Marie Hello **avant le 30 janvier 2025**, cachet de la poste faisant foi. Ils ne seront pas rendus, mais archivés.

Article 4 Le jury est composé de représentants de la municipalité de Cany Barville et de la Société des Écrivains Normands. Le lieu et la date de la remise du prix seront communiqués au lauréat en temps utile.

Article 5 Lors de la remise du prix, la présence du lauréat est indispensable.

Article 6 Le lauréat du Prix reçoit un chèque, favorisant l'édition éventuelle, un diplôme et un livre cadeau.

Article 7 Les décisions du jury sont sans appel.

Article 8 La participation au concours entraîne l'acceptation sans réserve du présent règlement.

Contacts et renseignements :
Bernadette Laval-Fisera
Présidente de la S.E.N.
Laval.fisera@gmail.com

Les hommages rendus à notre amie...

La Terre est ronde



La terre est ronde... Depuis le temps que je suis partie, je n'en vois pas le bout. Mes pieds ont écrasé les sols fertiles, riches de promesses; mes yeux ont vu les paysages qui repoussaient l'horizon à l'infini; j'ai buté contre les massifs austères et certains de leurs sommets, sans être les plus hauts, m'ont demandé des efforts que d'autres n'auraient peut-être pas acceptés.

J'ai entendu le sombre grondement des arbres dans les forêts qui abritaient mes désirs de solitude.

J'ai rythmé mon souffle sur le souffle saumâtre du large et j'ai connu les eaux agitées des vagues qui creusent l'océan, sans jamais en connaître le fond.

J'ai bu les eaux pures des sources montagnardes et les eaux glacées des lacs d'altitude.

J'ai senti dans mes jambes le frémissement de la terre à l'approche des volcans et son odeur forte et brûlante qui suffoque jusqu'au malaise.

J'ai participé au bruit du monde, mais maintenant, j'atténue le bruit de mes pas, pour ne déranger personne.

Aujourd'hui, le crépuscule me couvre d'une mélancolie pesante, la richesse du monde est si foisonnante, si bouleversante... et je n'en ai embrassé qu'une si infime partie.

Édith Serais
Atelier d'Écriture
2014 - 2015

Hommage à Édith Serais par J. Corbel

Le vendredi 27 septembre 2024, notre amie Édith Serais nous a quittés.

Cela faisait 16 ans qu'elle était des nôtres, membre de la SEN et membre du bureau.

Elle fut mon adjointe du temps où j'étais secrétaire.

Elle avait 86 ans et laisse son époux, Jacques, bien seul, lui qui l'accompagnait à tous les salons, sorties et assemblées où ils étaient fidèles.

Elle a adhéré grâce à leur ami Michel Lefèvre qui fut trésorier de nombreuses années de la SEN.

*En 2008 Édith avait été remarquée lors du **Prix Flaubert** (ci-dessus) et elle a adhéré à la SEN pour son plaisir et pour le nôtre. Elle a fait sa carrière dans l'Éducation Nationale, professeur de collège, puis principale.*

J'en profite de rappeler qu'ils résidaient à Ouistreham où Édith sera inhumée à la Chapelle puis au cimetière le 3 octobre.

Ils ont deux enfants, un garçon et une fille, et trois petits-enfants. Nous leur adressons à tous nos sincères condoléances et partageons notre peine avec eux.



.../...



Sur cette photo, prise à Domfront le 23/10/2010, le couple Serais est attablé avec Michel Lefèvre et son épouse. À droite au fond on reconnaît notre doyenne Jeanne Foucher (elle a eu 102 ans en janvier 2024).

Je rappelle les titres de ses ouvrages et je vous invite à les lire car Édith avait une belle plume :

- Ses romans « Vers Mariana » et « Guillaume et Mylord ».
- Un recueil de nouvelles « On rencontre des hommes sur terre » et un autre recueil, « Jusqu'au bout - Place de l'aquarium » paru en mai 2023.
- Un recueil de textes en prose poétique illustré par Philibert Le Cascadeur : « L'Image des mots ».

Edith participait à notre revue Les Lettres Normandes en envoyant régulièrement poèmes et nouvelles.



À Cerisy le 26/9/2015 avec notre centenaire Irène Gaultier-Leblond et à Vimoutiers le 14/5/2016



Lors de notre jury de septembre 2021 à Caen.

Édith avait un bon sens critique et ses comptes-rendus étaient très élaborés. Elle va nous manquer.

ÉDITH, i.m.

Édith regarde
dans l'au-delà des livres,
c'est son regard qui parle
et son sourire qui parle, elle garde
les images typographiques qui s'écoulent,
tombent comme neige de sa manche, flocons
qui viennent désormais, blancs sur blancs,
s'écrire sur la page.

Claude Vancour

Salon de Bagnoles-de-l'Orne



En octobre nos auteurs ont pris la route de Bagnoles-de-l'Orne où la municipalité les a accueillis pour la deuxième fois au Bureau des Congrès avec la même générosité. Les lecteurs ont honoré les écrivains de l'Orne et ceux des autres départements normands, qui avaient souvent fait un long voyage. Si un séjour à l'hôtel leur a été nécessaire, ils ont apprécié l'accueil fraternel de l'association des Écrivains en Suisse Normande et la récompense en hospitalité et en gastronomie.



6

Fabulons !

La coccinelle et l'ascenseur Bernard Guillois

Un vieil ascenseur, un vieil immeuble
sont le décor de cette histoire.
L'ascenseur vivait la dure vie d'un ascenseur,
montant et descendant à longueur de journée.
Point de repos, ni de 35 heures, ni de RTT.
Et même la nuit, et même le dimanche,
à la rescousse était appelé.
Se reposer un peu, et pourquoi pas même
s'arrêter de travailler, occupaient ses pensées.
Il voulut revendiquer, se syndiquer,
bref, se défendre.
Mais qui voudrait l'entendre ? L'écouter ? Et pourtant,
ne grinçait-il pas des dents à chaque montée ?
N'y avait-il donc au monde personne pour entendre
ses pauvres articulations, toutes rouillées,
couiner à chaque effort ?
Il aurait bien besoin d'un peu d'huile.
Les humains ne mettent-ils pas
des oméga 3 dans leur régime ?

Par un matin de printemps, entra une coccinelle.
J'étais curieuse de voir ce bel immeuble, dit l'effrontée,
magnifique, dans sa robe toute rouge aux points noirs.
Vous avez bien de la chance, mademoiselle,
lui dit le bagnard.
Vous virevoltez, vous allez où vous voulez.
Point de contrainte, point de travail.
Alors que moi, je suis âgé, je suis usé.
Mon bon monsieur, répondit la jouvencelle.
Vous avez de la compagnie toute la journée.
Vous êtes le témoin des petites histoires du quartier.
Vous êtes le confident de bien de secrets.
Passionnante est votre vie.
Souriez, voilà une jolie fille qui vous appelle.
Et sur ces mots, elle le quitta.

À chacun son destin, pourrait être la fin
de cette histoire.

Bernard Guillois

Dans le four : une dinde déposée sur un tas de foin enveloppée d'une marmite en terre cuite que la grand-mère avait ressortie pour l'occasion. La marmite fumait, laissait échapper de contentement des sifflements. La volaille dodue à souhait, dès son arrivée sur la table de cuisine, plumée, cuisses écartées, entrailles ôtées, fourrée d'une farce où se mêlaient herbes, chair à saucisse, lard, était en attente de ce qui allait lui arriver.

— Sois patiente, s'était-elle dit tant la curiosité était forte et qu'elle souhaitait la réfréner.

Dans l'étuve – la chaleur constante – la dinde avait chaud et transpirait. L'huile qui dégoulinait lui offrait un bronzage digne d'une starlette à peau bronzée sous sa robe blanche à fines bretelles. Elle s'impatientait en sentant sa peau craquer, se durcir. Elle siffla :

— Hé ! De l'huile. Je craque ! Je brûle !

Elle dégageait une bonne odeur qui embaumait la cuisine et s'en allait se promener dans la salle à manger où les convives, alors que l'apéritif était joyeux, salivaient à l'idée du repas de fête qui se préparait. La dinde entendait, en sourdine, les rires des invités, leur bonne humeur. Elle aurait tant voulu être parmi eux, rire, glousser. N'y tenant plus, projetant ses pattes en l'air, elle expulsa le couvercle de la marmite.

— Le sauna est terminé. Le foin me chatouille le dos. Je veux sortir !

D'un bond la dinde cuite à point se mit debout et sauta hors de la marmite. La porte du four, trop bien fermée, la retint prisonnière. Continuant à cuire elle cria, hurla :

— Ouvrez la porte ! Je veux aller faire un tour.

— Tiens ! annonça la maîtresse de maison, la dinde est bonne à être dégustée !

La cuisinière, maniques aux mains, retira du four la cocotte où la dinde, fatiguée d'appeler s'était recouchée sur le lit de foin. Une fourchette à long manche la piqua au dos.

— Aïe ! Pourquoi elle me pique ? Elle peut pas faire attention ! Je suis quand même la dinde de Noël.

Un plat d'argent prévu à cette occasion et qui seul pouvait recevoir ce met de fête l'accueillit. Autour d'elle des marrons chauds, champignons des bois, des pommes de terre et des rondelles de carottes. Fièrement la volaille festive dressa la tête et regardant de haut la garniture murmura :

— Oh là ! Dressez-vous ! Vous êtes en ma compagnie ! Ne soyez pas rabat-joie ! C'est la fête !

— Tu parles ! Tu rêves ! Ne connais-tu pas ton sort ?

L'ambiance autour de la table, où les convives s'étaient installés, était festive. Le maître de maison prit la fourchette et le couteau aiguisé. Et d'un coup les planta dans le gras du dos.

— Aïe, bougonna la dinde j'ai été piquée.

Mais personne n'y prêta attention. Le couteau pointu s'enfonçait déjà quand elle hurla :

— Il y a une bestiole qui m'a mordue.

Là encore personne n'y fit attention.

— Qui veut une cuisse ? demanda le maître de maison

La cuisse fut rondement découpée et offerte à son épouse :

— Tu es le pilier de la maisonnée.

— Qui veut une aile ?

— Moi, moi ! Car je vais bientôt m'envoler en justes noces, répondit une fille.

— Mais ce n'est pas vrai ! J'ai perdu une cuisse et mon épaule s'est détachée.

Mais cette fois encore personne ne répondit.

— Qui veut le cou et la tête ?

— Ah non, alors ! Pas question que je perde la tête !

Et la volaille, sur une patte, une aile battant l'air, couteau et fourchette dans le dos, sauta hors du plat, courut sur la table recouverte d'une nappe blanche devenue grasseuse, bondit hors de la pièce, passa le cou puis le corps par la chatière. Le chat qui attendait patiemment pour manger les restes la suivit dans la cour.

— Pauvre dinde !

Le félin eut ce soir-là un festin de roi car il parle encore maintenant de la dinde de Noël qu'il dévora.

Note sur la conquête des îles Canaries par les Normands

Éric Navet

8

C'est à peu près à l'époque de la disparition des petites colonies vikings d'Amérique, au début du 15^e siècle, que Jean de Béthencourt, un normand christianisé, et Gadifer de La Salle, répondant à l'injonction biblique :

« Tu gouverneras les autres peuples avec une verge de fer » (Psaume 1 de David), accompagnés d'un religieux, Jean Le Verrier¹, et d'interprètes, partis de La Rochelle, entreprennent la conquête du domaine atlantique en débarquant sur les îles Canaries et en convertissant leurs habitants, les Guanches Igwanciyeen, un peuple qui représentait l'avancée la plus occidentale de la civilisation berbère. C'était, selon les témoins, un peuple de belle apparence, hospitalier, pacifique de pasteurs et d'agriculteurs, demi-nu, seulement armé de frondes. Ils étaient déjà, depuis longtemps, l'objet d'un trafic d'esclaves :



« Vers 1393 – et sans doute, une seconde fois en 1400 – Gonzalo Peralta Martel, seigneur d'Almonaster, commanda une expédition de cinq caravelles [...] Il revint chargé de produits canariens et s'empara, pour les vendre, du roi et de la reine d'une des îles, avec cent soixante-

dix de leurs sujets ». (Dévigne Roger, 1944 : Jean de Béthencourt, Roides Canaries, Toulouse, Didieré., 23-24). Quant au pays : « la beauté du monde, autour des îles, eût enchanté l'esprit le plus chagrin » (Dévigne, 1944 : 41). La chronique nous parle encore d'« un vallon beau, uni et moult délectable » (Ibid. : 81) ; « les arbres étaient si verts, si feuillus et tant chargés de dattes que c'est une moult belle chose à regarder. Et là ils dînèrent à la belle ombre, sur l'herbe verte, près des ruisseaux courants, et se reposèrent un petit peu, car ils étaient moult lassés ». (Ibid. : 82).

Les premiers contacts furent plutôt amicaux², mais les relations avec les Canariens s'envenimèrent rapidement et la conquête des âmes devint bientôt une conquête militaire. Le roi Guadarfia avait bien précisé : « il voulait bien prendre comme suzerain M. de Béthencourt, mais "comme amis, non mie comme sujets" ». (Ibid. : 44). Si Béthencourt affichait des intentions pacifiques : « Nous ne venons pas ici pour tuer, piller et ravir les habitants comme esclaves, mais pour les amener à notre obéissance et les convertir

à notre foi ». (Ibid. : 96), son lieutenant, Gadifer, lui, venait bien en conquérant : « Que l'on me donne cent bons archers [...] bien couverts d'une forte armure, le temps de bâtir un château fort. Et, avec l'aide de Dieu, je conquerrai et baptiserai tout ce grand pays ». (Ibid. : 86).

Un certain Bertin de Berneval, profitant de l'absence de Béthencourt, décida de faire, pour son compte, une razzia d'esclaves sur l'une des îles de l'archipel. Il commença par massacrer de nombreux phoques, « afin d'avoir de quoi refaire les chaussures de l'expédition » (Ibid. : 55), puis : « Quand la nuit fut bien tombée, sans bruit Bertin, entouré de ses hommes d'armes, cerna la maison où étaient les Canariens. Il se tint, l'épée nue, devant la porte. Ses hommes entrèrent aussitôt, et avant que les autres eussent le temps de se reconnaître, se jetèrent sur eux et les ligotèrent solidement. » (Ibid. : 57)

Guadarfia échappa à l'esclavage mais il « était d'autant plus courroucé qu'il avait eu foi, ainsi que ses gens, dans la parole de Béthencourt et de ses compagnons. Les Canariens faisaient connaissance avec un mépris de la parole donnée qui n'était pas dans leurs mœurs primitives et patriarcales. Et la plupart ne faisaient pas la discrimination nécessaire entre la faute de Bertin et l'esprit missionnaire, conciliant, de Béthencourt et de l'honnête Gadifer. Ils commencèrent par s'enfuir dans leurs grottes de refuge des montagnes et vers ces châteaux cyclopéens abandonnés qui dressaient leurs masses frustes et puissantes sur les hauteurs.

Quelques-uns des gens de Gadifer ayant voulu les poursuivre, les Guanches, armés de leurs épieux, de leurs massues incrustées de pierre, firent face, en tuèrent et blessèrent plusieurs. C'était la guerre. Et dans les conditions les plus désastreuses pour les Européens. » (Ibid. : 72).



¹ Il sera l'un des chroniqueurs de la conquête.

² Notons toutefois que les colons tiraient un profit maximum des échanges qu'ils faisaient avec les Guanches : « Ils eurent du sang-dragon [suc tinctorial du dragonnier, arbre endémique des îles Canaries] qui valait bien deux cents doubles d'or et, notent bonnement les chapelins, tout ce qu'on leur bailla ne valait pas deux francs. » (Dévigne, 1944 : 84).

On s'en doute, ce ne sont pas les Européens qui eurent le plus à pâtir de l'affrontement. De vieilles inimitiés, des conflits de pouvoir locaux, exacerbés par les colons, dégénérèrent et conduisirent au génocide : « *que faire contre des hommes recouverts d'armures de fer, brandissant des arcs, des lances et des épées, quand on n'a que des épieux, des sabres de bois dur, de petits boucliers en bois de dragonnier* ». (Ibid. : 76).

Si les Canariens, maintes fois trahis dans leur confiance, offrent quelque résistance, ils sont victimes d'une féroce répression : « *les gens de Rubicon, fous de rage [...] se saisissent d'un Canarien qu'ils avaient à la fois comme captif et comme serviteur, lui tranchent la tête et vont la planter sur un pal, fiché sur une haute colline, pour que tous les Guanches puissent la voir* ». (Ibid. : 79).

Dans une seule bataille, sur la Grande-Canarie, où la résistance fut âpre, plus de cent Canariens furent tués, contre cinq Normands. Un autre épisode conte la façon dont cent onze Guanches désarmés furent faits prisonniers et partagés entre les membres d'équipage du navire de Béthencourt qui, lui-même, en reçut trente et un en partage...

Le caractère nécessaire, du point de vue européen, de la conquête est bien marqué dans cette réflexion du même Béthencourt : « *Je déplore le sang répandu en mon absence. Mais ce qui est fait est fait. Et, s'il plaît à Dieu, tout cela finira par un grand baptême* ». (Ibid. : 92). Effectivement, malgré la déportation et l'asservissement de nombreux Canariens, beaucoup finirent par se convertir, et ce sont les Espagnols qui achèveront la conquête : « *Cette lutte pour conquérir la Grande-Canarie dura soixante ans. Elle ne se termina, après de terribles massacres, que par le traité du 9 avril 1483* ». (Ibid. : 146).

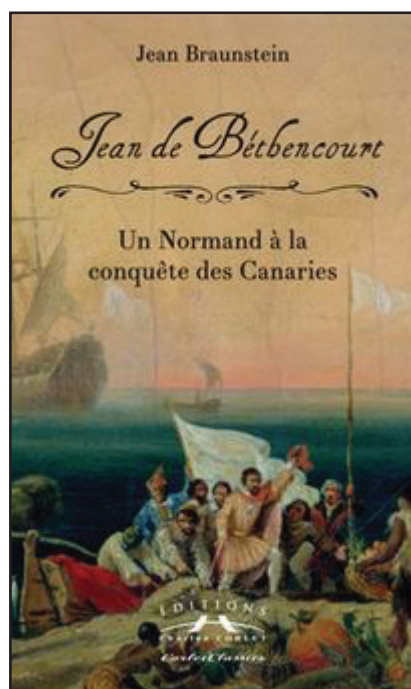
Le biographe du conquérant des Iles Canaries, Roger Dévigne, n'hésite pas à faire de Béthencourt un héros

digne des grandes épopées picaresques : « *Nous voudrions souhaiter que le grand baron, avec son apparence de père Noël épique, vînt prendre par la main les enfants de France pour leur montrer, planant sur son petit royaume de chevalerie et d'aventure, la grande image de la justice, sans laquelle la vie des hommes et des peuples ne serait qu'un mauvais rêve* ». (Ibid. : 189-190).



Les armoiries de Jean de Béthencourt figurées dans la seule lettre décorée du manuscrit dit « Le Canarien » conservé par la Bibliothèque Municipale de Rouen. Description : « d'argent au lion de sable, lampassé de gueules ». La devise de Jean de Béthencourt était : « *De forti, dulcedo* », qui peut se traduire par « *La force dans la douceur* ». (Le Canarien. Histoire de la conquête des Canaries par Jean de Béthencourt et Gadifer de La Salle, rédigée en partie par Pierre Bontier, moine de Saint-Jouen de Marnes et Jean Le Verrier, prêtre. © BNF.)

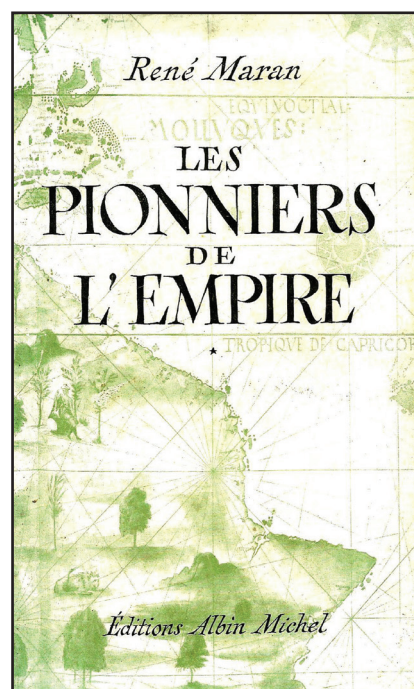
Pourtant la conclusion de l'aventure est un génocide : la société et la culture guanches ont aujourd'hui disparu. Par plus d'un côté, la conquête des îles Canaries préfigure celle de l'Amérique. Le mépris, la trahison, le non-respect de la parole donnée, la violence s'y expriment comme ils le feront à la fin du siècle sur le nouveau continent.



Jean de Béthencourt
Un Normand
à la conquête des Canaries
par Jean Braunstein
Ed. Charles Corlet - 16 €

**POUR POURSUIVRE
SUR LE SUJET**

Les pionniers de l'Empire
Tome 1
par René Maran
Ed. Albin Michel - 45 €



Anthologie poétique...

Fermer les yeux

Aussi vain qu'on soit, impuissant
dans le geste ou dans l'argument,
on ne peut pas fermer les yeux
devant la violence et l'odieux.
Quand la moindre parcelle de terre
ne sait pas s'épargner la guerre
avec toutes ses cruautés
qui s'ajoutent aux calamités.
Et pourtant englué d'erreur,
c'est moins le monde qui se meurt
que l'homme qui tue dès l'enfance
ce qu'il apporte à la naissance :
Un être prêt à recevoir,
un être prêt à concevoir,
autant le bon, le beau, le mieux
que l'immonde et le désastreux....
A nous parents et compagnons,
enseignants, guides, relations,
d'être présents quoi qu'il advienne,
pour faire barrage à la haine :
C'est là l'ennemi à combattre,
La gangrène qu'il faut abattre.
C'est à nous, les premiers remparts,
contre les plaies de toutes parts,
à nous, de transmettre les mots,
les mots justes, les mots qu'il faut,
pour nommer le mal où qu'il soit ;
C'est notre épreuve, notre combat.
Le cœur doit reprendre son droit,
c'est notre vœu, c'est notre foi,
toute notre espérance est là.
Et comme on l'a dit avant moi
et que le remède c'est nous :
Indignons nous, indignez-vous !!

27 juillet 2024

Irène Gaultier-Leblond

MON ÉCOLE

(Souvenir de l'école de Conteville, Seine-Maritime)

État des lieux

Le ciel est bas et nuageux,
Menaçant, presque pluvieux
Nous sommes le 16 juillet
La météo l'a oublié.
Les douleurs, par contre, ont le goût
De s'en souvenir tout à coup ;
Le sol devant mon pas soudain
Est plus bas qu'hier c'est certain.
Et les placards ont décidé
De se hisser hors de portée,
Mettant l'équilibre en défaut
Quand le regard porte trop haut.
Avouez parfois qu'il y a
Des jours avec, pas celui-là.
Pour comble de mésaventure
Je suis privée de confiture,
Le pot refusant de céder
À mes efforts réitérés.
Heureusement j'ai mon jardin
Tout petit et pourtant sans fin ;
Il me dispense tant de joie.
Je parle à mes fleurs, je tutoie
L'oisillon venu jusqu'à moi
Partager son premier émoi.
Et puis mes plantes, enfin je crois
Se penchent au son de ma voix,
Elles m'écoutent, moi aussi,
Dialogue muet mais sans prix
Entre le beau laurier tout blanc
Et mon arum convalescent.
Le dahlia épuisé s'étale
Au milieu de tous ses pétales.
Mes yeux parfois créent des lueurs
Qui me font croire à d'autres fleurs.
Heureusement j'ai dans le cœur
Une provision de bonheur
Que la poésie et l'amour
Entretiennent jour après jour.

16 juillet 2024

Irène Gaultier-Leblond

Aux étapes maintenues

Sur la route de l'amitié
qui ne verse ni ne plie,
aux deux bouts l'air tisse
le bourdonnement régulier de la vie belle,
la main tendue, le regard clair
au plus haut des bocages épineux,
à bonne distance des gouffres de l'oubli
et des fossés de la négligence,
le coche arrive toujours à l'heure
des agapes de la fidélité.

Claude Vancour

Le printemps avait

Le printemps avait tant de fleurs !
Quand vient l'été elles demeurent,
Mais à l'automne s'en sont allées...
Restent feuilles et branches gelées
Quant à l'hiver plus de raison
De sortir, quitter sa maison.
Vient l'heure de la retraite,
De la jeunesse qu'on regrette,
Le temps de soigner ses douleurs,
Le temps de cacher ses malheurs,
De lire, d'écrire et de sourire,
De conter aux enfants nos souvenirs.

Parodie de Jocelyne Corbel

...Anthologie poétique

La nébuleuse !

!
Cette après-midi, je marche sur un pont !
Il y a du brouillard à couper au couteau !
En face de moi, une silhouette dans un halo !
Quelques réverbères viennent déchirer le teflon !
!
Je distingue une femme vêtue d'un imperméable !
Elle s'approche tranquillement au milieu de ce néant !
Pourtant l'espoir est permis avec ce petit vent !
Je ressens cette sensation de plénitude très agréable !
!
À tous ces actes manqués, ceux qui donnent des regrets !
Pour toutes les personnes que j'ai croisées !
À ces instants magnifiques suspendus dans le temps !
La vie est terriblement belle pour ces moments. !
!
Madame, vous arrivez à ma hauteur !
Là, je sens monter une grosse partie de mon cœur !
Un regard appuyé et je sens cette délicate douceur !
Un sourire qui se fige enlevant les leurres !
!
Et voilà à peine le temps de se retourner !
Que déjà vos formes disparaissent dans la nuée !
J'aurais dû courir vous retrouver au moins vous demander !
Votre nom comment pourrais-je vous oublier ?

Erwan Garel Lebrun



Certitude

Qui peut, avec raison, dénombrer les étoiles
Qui scintillent au ciel par une nuit sans voile,
Et par quelle magie ou par quel subterfuge,
Peut-on sur le soleil se bâtir un refuge ?

Nul n'arrête le vent, nul n'arrête l'orage.
Devant les éléments, il nous faut être sage.
Notre planète tourne au gré de son humeur
Et personne ne peut parler au créateur.

Que de belles leçons, méprisées du savoir !
La sagesse s'immole à l'autel du pouvoir.
Les armes font la loi sous toute latitude,
L'homme court à sa perte en toute certitude.

Yves-Marie HELLO

Le bonheur

Le bonheur est si petit
Qu'on estime l'avoir perdu,
Qu'on pense qu'il s'est enfui
Lorsqu'on ne le ressent plus.

Pourtant il ne meurt pas,
Souvent à notre portée
Même caché il reste là
Mais on regarde à côté.

Le bonheur est si léger
Qu'on croit qu'il peut s'envoler,
On le conçoit passager,
Fugace et momentané.

Ardent il reste dans l'air,
Perce dans un regard aimant
Qui vous lance des éclairs
Ou dans le rire d'un enfant.

Le bonheur d'un souvenir
Bien réel dans le présent,
Nous aidera à l'avenir,
On l'ignore maintenant.

Le bonheur peut être grand
Quand il rentre dans nos vies,
Il faut lui donner le temps
L'adopter comme un ami.

L'accepter et l'accueillir
Le maintenir vivant,
Protéger, entretenir
Ce plaisir réconfortant.

Marie-Paule Guillemard

Soir d'été

Un beau soleil de juin sur la ville s'arrête.
Au bord du quai clapote une eau tranquille et pour
le passant s'attardant dans la chaleur du jour
volent les goélands et volent les mouettes

Des bateaux des canots ont quitté les pontons
sur l'horizon lointain les voiles s'éparpillent.
La mer tranquillement comme un lamé scintille
et des verts et des bleus elle varie les tons.

Dans la chaleur du soir le jour s'écoule lent
Peu à peu s'atténuent les jeux les cris d'enfants.
Le temps est suspendu jusqu'à l'heure tardive

Où sur la mer mouvante un chaud soleil descend.
L'eau peu à peu se teint d'une écharpe de sang
qui part de l'horizon et s'étend vers la rive.

© Christian Laballery

Les gars reviendront

Les gars reviendront à la maison
à la lumière et à la mémoire
au soleil et à la mer
au vent
au silence.
Je regarde le miroir,
et là :
rien.

Maksym Kryvtsov (1990-2024)

Tué par une attaque d'artillerie russe près de Kharkiv le 7 janvier 2024 alors qu'il était volontaire ré-engagé depuis 2022, Kryvtsov était un poète devenu bien connu pendant la guerre actuelle à laquelle il a participé dès son début, en 2014 dans le Donbass. Il fut designer et photographe d'art. Publiés dans des recueils collectifs et souvent adaptés en musique, ses vers dont ceux ci-contre ont paru en livre en 2023 sous le titre de *Poèmes dans l'embrasement* (Virši z bijnici, Lviv, Naš format). Voir aussi in Yuliia Vintoniv, C.S. Lewis and Maksym Kryvtsov, *The Experience of War and Godforsakenness*, University of Notre Dame Press, USA, 2024).

Traduction et notes de VF

Le roman de référence et de résistance sur l'Ukraine contemporaine : *DAROUSSIA LA DOUCE* de Maria MATIOS

12

Maria Matios (née en 1959) est une des écrivaines ukrainiennes actuelles les plus connues. Poétesse, elle écrit aujourd'hui plutôt de la prose et son roman *Daroussia la douce* est devenu un véritable best-seller. C'est l'ouvrage-symbole des combats pour l'indépendance véritable du pays qui refuse la tutelle de la Russie : écrit en 2002-2003, il fut publié en 2004, quelques mois après la révolution dite de Maïdan qui chassa les pro-russes du pouvoir et reçut l'année suivante le prestigieux Prix Chevtchenko, du nom du plus grand écrivain en langue ukrainienne. À la faveur de la seconde révolution, dite de l'Euro-Maïdan en 2014, il paraît un an plus tard en français et dans d'autres langues et sera alors sacré livre de l'année par la BBC. Entretemps, *Daroussia la douce* a été élu meilleur roman ukrainien des quinze premières années de son indépendance. En 2022, quand la Russie entame une guerre totale contre l'Ukraine, ce roman sera réédité en français (Gallimard, 198 pages, toujours dans la traduction d'Iryna Dmytrychyn) et connaîtra une nouvelle vague de succès.

Maria Matios, professeur de l'Université de Bucovine à Tchernivtsi, sa région natale, a été pour un temps en 2014 secrétaire du Conseil de Sécurité et de Défense de son pays et a publié alors des extraits de son journal de guerre. L'Ukraine entra alors en cette même année dans la guerre actuelle avec l'occupation russe de la Crimée et d'une partie de la région frontalière du Donbass.

Ce roman se déroule entre 1930 et 1950 dans un village reculé de Bucovine, région montagneuse du Nord-Ouest du pays, roumaine dans l'entre-deux guerres et aux mœurs traditionnelles. L'héroïne, petite fille, puis jeune fille puis femme, Daroussia, est surnommée la douce (*littéralement la « sucrée »*) comme on dirait la simple d'esprit, l'imbécile non pas heureuse mais souffrante sans qu'on sache pourquoi. Elle est par ailleurs gentille et sait tout sur la vie du village qui médit d'elle et la dit folle car elle ne parle pas. Son personnage rappelle beaucoup celui d'Ivan dans le roman fondateur des lettres ukrainiennes, *Les chevaux de feu* (à l'origine *Les ombres des ancêtres oubliés*) publié en 1911 par Mykhaïlo Kotsioubynsky, roman portant sur la même région des Carpathes. Ce roman est devenu célèbre grâce au film éponyme de Serge Paradjanov de 1965.

Dans *Maroussia*, les villageois ne disent pas la vérité dans ces années de terreur russo-soviétique et, sauf deux honorables exceptions, sont « *des gens bien* », obéissants voire informateurs du pouvoir soviétique, représenté par des Ukrainiens russifiés et tout puissants grâce à leur police politique, le KGB des « *moscovites* » (« *moskaly* » c'est à dire « *ruskofs* » en ukrainien).

Le chœur des commères, tel un chœur grec ancien, survit à cette histoire jusqu'à aujourd'hui, avouant tout à la fin et encore à mi-mot qu'il savait la cause de ce mutisme douloureux, à savoir le viol de la maman de Daroussia par le chef de la police secrète soviétique en 1940 à son arrivée en Bucovine abandonnée par l'occupant roumain. Ce « *guébiste* » l'avait alors accusée d'aider des maquisards ukrainiens alors qu'elle paissait sa vache près de leur cachette à la frontière avec la Galicie. Les deux régions, Bucovine et Galicie seront réoccupées par Moscou en 1945 après le départ des Allemands.

Le violeur revient en 1949, ne reconnaît pas sa victime mais pousse la petite Daroussia de dix ans, naïve, à avouer en échange de bonbons la complicité forcée de son père avec les maquisards indépendantistes, ce qui entraîna la déportation du père et le suicide par pendaison de sa mère. Par la suite, Daroussia, qui sortait de sa « *maladie* » grâce à son nouveau compagnon, un autre prétendu « *simplet* », vagabond joueur de guimbarde, rompra avec lui et retombera dans son mal. En effet, démuni, son ami avait porté en sortant de prison politique pour mauvais esprit, un pantalon bouffant et des guêtres militaires données par son garde-chiourme, accoutrement semblable à celui du violeur de sa mère pendue et de son suborneur. Là aussi elle ne s'en explique pas. On n'apprendra que cent pages plus loin – par sa mère avant de se pendre et par le chœur des commères – la cause du silence de sa mère violée (*battue par son compagnon soupçonneux et jaloux à tort*) et de la maladie de Daroussia, sa terreur des bonbons et des uniformes soviétiques.

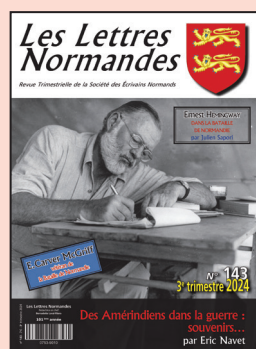
Tout cela est raconté dans un style de flash-back cinématographique où les événements se rembobinent. C'est ce qui fait le mystère et le suspense de l'ouvrage qui par ailleurs – et dans la langue savoureuse et crue (*très bien rendue en français*) des personnages villageois très bruts de coffrage – brosse un tableau quasi-ethnographique de la Bucovine oubliée de Dieu et des hommes. Daroussia la douce, douce comme on appelle sa terre de montagnes et de hêtres (en ukrainien « *buk* »), « *Bucovine-sucrée* » alors qu'elle est tout sauf cela, terre où le christianisme se mêle de paganisme (*culte des morts, rites religieux superstitieux et signe de croix sur le cochon pour porter bonheur*). On est Ukrainien mais on n'aime pas trop les Ukrainiens de Galicie, on confond les oppresseurs étrangers qui se succèdent en faisant des allers-retours et on méprise les médiocres et corrompus chefs locaux qui savent retourner leur veste mais doivent, disent-ils, « *tout savoir* » et qui « *voient tout* ».

On se tait surtout car « *les mots peuvent causer du tort* », surtout sous les « *ruskofs* ». Et la peur règne, dont celle des viols massifs des femmes et du harcèlement systémique, systématique des enfants en particulier des petites filles élevées dans l'obéissance patriarcale prolongée, aggravée par la domination russo-soviétique. Ces thèmes deviennent enfin centraux grâce à ce roman de Maria Matios, tout comme les dénonciations et les pillages des biens des déportés politiques. C'est une société patriarcale dans laquelle on dit toujours « *maître* » au lieu de monsieur ou de camarade. On mélange danses ruthènes subcarpathiques et danses roumaines et on se réjouit à tort à chaque changement d'occupant. Toutefois, on garde dans la mémoire collective le souvenir des révoltés paysans dans la forêt, les « *oprytchky* » qui, dès le XVI^e siècle, donnent du fil à retordre aux envahisseurs. Mais les révoltés comme les guébistes viennent tout deux de la Galicie voisine.

Daroussia, pour son malheur, aura trahi sans le savoir car ses parents ne lui ont « *pas appris à mentir* ». Ce malheur, ce n'était pas un « *sort* » dit une voix dans le chœur à la fin, « *c'était une époque comme ça* » et Daroussia « *n'est pas bête et muette de naissance mais de destin* ».

Vladimir Claude Fišera

13



Société des Écrivains Normands

Demande d'adhésion à la Société des Écrivains Normands pour 2025

- ☐ Adhésion pour une personne : 40 euros
- ☐ Adhésion pour un couple : 55 euros
- ☐ Abonnement aux Lettres Normandes (revue trimestrielle) sans adhésion 20 euros

Conditions pour toute nouvelle adhésion :

- ☐ Sociétaire : avoir publié au moins 2 ouvrages
- ☐ Ami(e) des lettres en Normandie : sans condition de publication

Document à retourner à la Présidente accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la S.E.N. ainsi qu'une enveloppe libellée à vos coordonnées et affranchie pour la réponse à : SEN 1, rue des loutres 50480 Turqueville

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Téléphone : _____

Email : _____@_____

ÉCRIRE, PARCE QU'IL LE FAUT,

par la grande romancière suisse Alice Rivaz (1901-1989)

Alice Rivaz est, avec Charles-Ferdinand Ramuz qui l'a « lancée », la plus grande écrivaine suisse romande du XX^e siècle. Auteure de treize romans et nouvelles d'orientation psychologue et sociale, elle fit entendre la voix des gens modestes des villes et, en pionnière, comme Virginia Woolf et avant Simone de Beauvoir, elle sut dénoncer la condition féminine victime de la domination masculine. Elle fut longtemps empêchée d'écrire de par sa sujétion familiale de fille unique dans un milieu bourgeois, puis par les soins exigés par sa mère, veuve âgée qu'elle héberge ainsi que par son activité professionnelle dévoreuse de temps au Bureau International du Travail (BIT) à Genève. Sa vie sentimentale fut marquée par des déceptions et trahisons aboutissant à une solitude qui ne guérira que par le passage à l'écriture, brièvement pendant la guerre quand le BIT est fermé, puis après avoir pris une retraite anticipée et après le décès de sa mère dans les années 1960. Elle intègre cette expérience dans une fiction de dimension anthropologique, exprimée dans une langue à la fois classique et de son temps. Elle fut aussi journaliste, musicienne et peintre de talent.

En 1979, à soixante-dix-huit ans, elle publie son dernier roman, *Jette ton pain* (éd. de L'Aire bleue, Vevey, s.d., années 2000, 372 pages) qui est aussi, largement, une autobiographie écrite à la troisième personne, exprimant aussi un destin commun à tant de ses sœurs et consœurs. Ce bilan de vie est aussi la montée vers un épanouissement tant attendu grâce à la littérature elle-même. C'est dans ses dernières pages, véritable ultima verba, que nous avons choisi les extraits ci-dessous que bien des auteurs pourraient contresigner.

14



EXTRAITS,

pages 370 à 372, dernière page de l'ouvrage

« (...) ce besoin insensé d'endosser la vie des autres ou, au contraire, de faire endosser la tienne par les autres, de les charger de tes expériences pour t'assurer à travers eux de l'authenticité et de la signification des tiennes. Tu n'aurais pas nourri ce dessein de parler à travers eux en prétendant parler en leur nom. (...) C'est eux que tu chargeras de trouver ou non un sens à leur vie. (...) »

Elle-même, après avoir lu un roman, un récit, une nouvelle, se souvient mal des différentes phases de l'intrigue – à vrai dire celle-ci n'importe guère à ses yeux. Ce qui lui reste après une lecture, c'est une saveur, une odeur, des couleurs, des images, des êtres, une sorte d'aura, ou encore un sentiment d'horreur ou de beauté, ou de pitié (ou tout cela à la fois) un grand désir de créer à son tour un univers. Un amour renouvelé des autres, le ravissement et l'angoisse d'être en vie, la révélation de ce qu'elle est, mais aussi de ce qu'elle pourrait être. (...)

Mais puisque la voici enfin devant sa machine à écrire, dans sa chambre-cabine, sur le versant ouest de sa vie, protégée des importuns par une gomme glissée dans son appareil téléphonique et par des portes qu'elle n'ouvrira pas si on y frappe, laissons-la à ce travail qu'enfin elle commence. Pourquoi ? Parce qu'il le faut. (...) »

note et extraits choisis par V-F

Marie-Laure Grouard est née le 15 janvier 1822 à Paris, décédée le 8 Juillet 1843¹ à Family. Elle est la fille d'un Avocat et Docteur en Droit, François Gronardty-Grouard, et de Clémentine Castaing ; après la condamnation de son père aux bagnes pour « *usage de faux en écriture* »², elle passe son enfance et son adolescence à Family, Orbec et Falaise. Complice avec sa sœur, Marie-Françoise Delphine Grouard, elle accompagne régulièrement son grand-père³, Étienne Jean-Marie Castaing (1761-1841), Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis⁴, ancien chef d'escadron de gendarmerie, devenu poète et féru d'art musical⁵, aux réunions littéraires et poétiques organisées par la Société Académique de Falaise, puis tendant à s'écarter du Monde, s'évade dans la campagne Augeronne.

LYRISME ORBECQUOIS ET PEINTURE DE SOCIÉTÉ

La jeune néophyte est très tôt attirée par les ruines, les églises, les chaumières, les mesures, et parmi les prés qui verdoient, sous le ciel d'Été, ou qui se couvrent d'une brume d'Automne, les collines onduleuses qui serpentent, elle est attentive au chant des oiseaux, aux stabats et psaumes de David, ou de la Vierge Marie. Elle affirme surtout un attrait irrésistible pour la solitude, éprouvée par le deuil de l'absence, affectionnant le Beau qu'elle recherche dans l'environnement local : « *J'observais la nature, plus peut-être que je ne l'observe aujourd'hui. Les enfants aiment le bruit ; moi, j'aimais le silence. Ils aiment le grand jour et le soleil ; moi, j'aimais les nuages sombres et la nuit* »⁶. Parlant d'elle-même au passé, déjà vaincue par une profonde mélancolie, elle est habitée par la nostalgie du vécu, a l'esprit transcendé par la découverte du Présent. Dans une espèce de familiarité pudique, elle dresse un portrait romanesque du canton Bas-Normand, partageant une sensibilité qui, comme pour ses consœurs Marie-Caroline Quillet (1791 ou 1794 -1867), de Pont-L'Évêque, ou Rose Harel (1826 -1885), de Lisieux, paraît appartenir aux contrées du Pays d'Auge⁷, regroupant une bonne partie du Calvados, avec Lisieux, pour capitale, la Côte Fleurie, près de la Manche, l'Ouest de l'Eure, le Nord de l'Orne.

À travers son œuvre principale, *Les Églantines*, publiée chez W. Coquebert, en 1842, en même temps que *Les Cariatides* de Théodore de Banville (1823-1891), qui, quasiment de la même génération, s'intéressera, dans ses jeunes années, à son travail, Marie-Laure introduit un décor champêtre, à la frontière avec l'onirisme, qui sert de cadre à une intrigue résolument simple, souvent liée à quelque idylle proche de l'inspiration de Longus (II^e et III^e siècles ap. J.-C.) ou de Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), la description d'une famille de Province, la perte d'un être cher, la confidence amoureuse, avec un entrelacement de scènes de la vie du quotidien, tout en parsemant dans sa poésie – comme ailleurs, dans sa prose – les clefs de son « *moi* » intérieur, notamment via le personnage de « *Marthe* », dont le récit des « *Amours* » rassemble la première partie du recueil des *Églantines*. On reconnaît également des traces manifestes de sa biographie dans d'autres fragments de roman, conte ou nouvelle – La Maison des Saules, et plus concrètement, les Fragments de Michel et Valentin⁸ –, en livrant, cependant, un panorama remarquable des environs de Family et de la Halboudière⁹, jusqu'à une lecture du sens et du sentiment, fournissant maints détails, telle l'émancipation du goût de l'anecdote, par l'accumulation d'un compte-rendu d'habitudes, de coutumes, d'une mentalité, d'un mode de vie,

¹ Archives du Calvados.

² *Portraits de femmes*, Elizabeth Lescroart-Cazenave, Pays d'Auge 65^e année, n°2, Mars-Avril 2015.

³ *Revue Normande et Percheronne illustrée*, Direction, Louis Duval, Alençon, quatrième année 1895.

⁴ *Étrenne mignonne de Falaise*, Amédée Meriel, Bellême, 1884-1890.

⁵ *Annuaire des cinq départements de la Normandie*, L'Association Normande, 58^e année 1892.

⁶ Préface de l'auteur, *Marie-Laure*, Jules Labitte, Paris, 1844.

⁷ Société des Études Historiques et Pôle Muséal de Lisieux.

⁸ *Essais en Prose*, Marie-Laure, Jules Labitte, Paris, 1844.

⁹ *Statistique monumentale du Calvados*, Arcisse de Caumont, Tome 5, Caen, Paris, 1867.

décor à la fois pittoresque et humaniste¹⁰, dans le tableau général des bourgs et des communes du Sud-Est de la Normandie, auxquels elle a tendance à lier son propre destin, malgré le désir de professionnaliser son art. Elle ne s'éprend guère des artifices de l'Orient, rapportés par la presse journalistique, ou les récits de voyage divers, qui animent tant, jusqu'à gouverner les enthousiasmes, l'intelligentsia parisienne, préférant de loin les parfums, les senteurs et le silence aux échos mélodieux de sa zone de confort poétique, parce que familière¹¹. Elle n'est toutefois pas indifférente aux grandes causes socio-politiques de son temps, y engageant son point de vue humaniste, pour défendre la liberté des peuples, et condamner toute forme d'oppression et de dictature¹². Bien que culturellement sensible à ce qui se passe en Europe et dans le Monde¹³, elle estime qu'un poète doit chanter sa région, soit d'adoption, ou de naissance.

Chaque texte s'apparente à une histoire indépendante, la trame référant à un train de vie monotone, où l'événement mineur devient intense, révélant, au fil de la lecture, Marie-Laure elle-même. Sa poésie paraît nuancée, conditionnée à un regard studieux sur la forme, particulièrement la prosodie, la rime, le jeu rythmique, ce qui distingue une musicalité fluide, un art spontané, qui s'illustrent notamment dans les quatrains indépendants, le sonnet régulier ou irrégulier, pour lequel le talent est le plus sûr, le trait anecdotique englobant tout l'effet de style.

La variété des vers, quant à leur longueur – du dissyllabe à l'alexandrin –, son empathie naturelle annoncent l'œuvre d'une femme de Lettres à la fois témoin de son siècle, et par un prolongement philosophique sur la connaissance de soi, un « miroir de l'âme » offert en spectacle au lectorat. Car entre sa « pensée », sa « mémoire » et son « cœur », auxquels sa conscience ou sa raison s'adressent, pour entretenir une sorte de dialogue avec le public, elle « vit » autant qu'elle « explore » la douleur physique, morale, vectrice de production artistique.

10 Voir, pour la réflexion au sujet de la « poésie sociale », *George Sand et les poètes ouvriers*, Frédéric-Gaël Theuriau, Gavroche, n°132, 22^e année, novembre-décembre 2003.

11 XII, *Mon Pays*, Livre Troisième, *Les Églantines*, Orbec, avril 1840.

12 III, *La Traite des Noirs*, Livre Deuxième, *Les Églantines*, Orbec, décembre 1839.

13 XI, *Quelques mots sur les Peuples*, à M. Pitre-Chevalier, Livre Troisième, Paris, mars 1842.

Marie-Laure

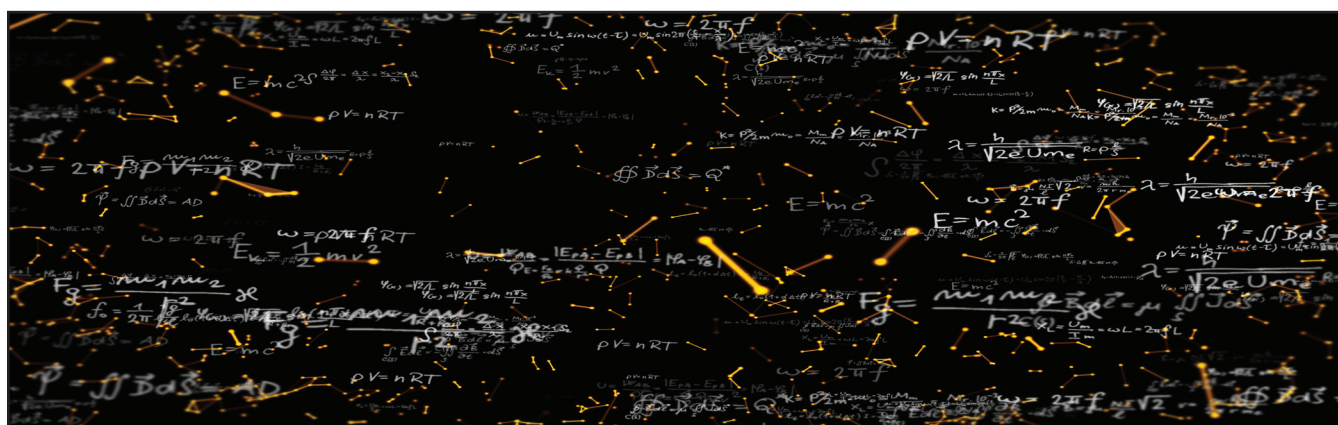
Là-bas je méditais, et ma bouche craintive,
Retenant ma pensée errante ou trop hâtive,
Muette tout le jour, ne révélait son chant
Que lorsque rougissaient les rayons du couchant.
Là-bas, j'avais des flots, des ravins, la tempête,
Des forêts et des fleurs. Oh ! j'étais bien poète !
Là-bas, pour méditer, je laissais le plaisir,
Tout... mais ici mon cœur ne sait plus que jouir.
Il deviendrait semblable, hélas ! blasé, profane,
Aux fleurs qu'un rayon ouvre et qu'un orage fane ;
Mais moi je le rendrai plus froid qu'un soir d'hiver ;
Jetant un morne oubli sur ce qui lui fut cher,
Longtemps je ne vivrai rien qu'avec ma pensée.
Puis, il faut du repos à mon âme lassée ;
Sur les chemins battus j'ai déjà trop souffert ;
Si mon sentier est dur, je veux qu'il soit désert ;
Et j'irai rechercher ma vieille solitude,
Qui me promet toujours Dieu, des chants et l'étude.



Paris, septembre 1842.

(XIX. *Méditation.*, Livre Deuxième, *Les Églantines*, W. Coquebert éditeur, 1842, Paris)

Dans les mathématiques ce n'est pas la manipulation des nombres ou l'énoncé d'un théorème de géométrie, somme toute affaire d'apprentissage et de technicité, qui sont fascinants, mais la force symbolique de la vision du monde qui se cache derrière eux. Pendant des siècles, pas à pas, l'humanité s'est échinée à construire des concepts abstraits pour expliquer le réel et en découvrir les secrets les plus obscurs. Ils y ont réussi même s'il reste certainement bien des domaines à explorer. L'électricité, l'optique, la calorimétrie ou la dynamique en sont de purs produits. Certes la méthode inductive a permis aux physiciens et aux biologistes de progresser dans leurs connaissances mais sans les mathématiques ils auraient dû se contenter d'une description des faits sans pouvoir leur attribuer la précision numérique qui les caractérise et les rend universels. Ainsi le fonctionnement du monde et de l'univers perd peu à peu de sa fascination mystérieuse quand il devient possible d'en prévoir les résultats car les mathématiques se sont aussi emparés du hasard. Les probabilités et les statistiques permettent maintenant à l'humanité de se projeter dans l'inconnu et d'en tirer des conséquences qui s'avèrent souvent exactes. Par l'élaboration de symboles issus de son esprit l'homme a su lentement construire des outils irréels, presque transcendants, pour comprendre, expliquer et prévoir le réel. C'est à la fois étonnant et fascinant !



Mais qu'en est-il du rêve et des sentiments ? De ces forces qui guident la vie des humains hors de toute rationalité ? Pour l'instant ce sont des sphères que les mathématiques n'ont pas réussi à percer et il est fort à parier qu'ils ne le feront jamais. Ils n'en seront jamais les maîtres ! Mais avec génie l'humanité a su rendre universelles ces émotions joyeuses ou douloureuses qui remplissent les existences des hommes pour que les vibrations sensibles des uns soient comprises et vécues par les autres comme étant les leurs. Pour cela l'intelligence humaine a su inventer le langage et l'écriture, ingrédients de la littérature. Ce qui est captivant, c'est que par l'intermédiaire d'une suite de mots et de signes qui s'enchaînent astucieusement sur une feuille de papier, sur un parchemin ou sur un écran une seule personne puisse emmener dans son univers sensible une multitude d'autres jusqu'à ce qu'ils forment ensemble une communauté de pensées et d'émotion. La diversité des langues, toutes aussi riches les unes que les autres de nuances raffinées, n'entrave pas cette union des sentiments et des passions, bien au contraire, elle en permet une subtilité différenciée qu'un unique langage n'aurait pas atteint. Seule la littérature et le génie des écrivains qu'ils soient français, anglais ou d'une toute autre nationalité savent restituer avec des signes aux multiples contours, sur de multiples supports, l'inconscient qui guide l'humanité. Leurs lecteurs vont s'émouvoir aux songes, aux joies, aux colères, aux doutes et aux douleurs qu'ils savent si bien décrire. Une disposition vraiment envoûtante !

Ayant eu la chance d'enseigner les mathématiques et de devenir un acteur en littérature je ne puis me résoudre à les hiérarchiser dans la joie que j'ai ressentie à les pratiquer.

Mathématiques et littérature resteront pour moi deux moyens essentiels pour comprendre le monde qui m'entoure et de ce fait restent indissociables de ma façon de raisonner.

Parole aux écrivains normands

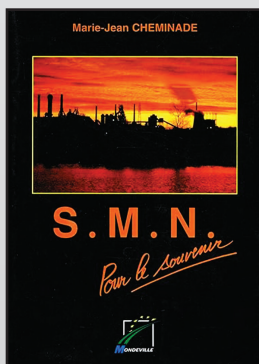
Avec le thème de la FAUNE que nous reprenons, c'est à une véritable promenade dans un parc zoologique que les auteurs normands nous invitent. Continuons notre promenade littéraire dans ce parc animalier :



Arnaud CATHRINE est né en 1973 dans la Nièvre mais il se sent Normand. Il explique qu'il « se prend les pieds dans ses racines... » (...): « La vérité, c'est que mon père est normand et nous avons une maison de famille au bord de la mer... ». Il est romancier adulte et jeunesse, compositeur de paroles de chansons, adaptateur au cinéma, conseiller de plusieurs festivals. Son roman *Je ne retrouve personne* (Ed. Verticales, juin 2013), se déroule à Villerville.

Extrait :

(...) - Tu as vu toutes ces coccinelles ? (...) Elles sont partout. J'en ai compté plus d'une quarantaine sur la façade cet après-midi. Elles cherchent un endroit pour hiberner. Noires à taches rouges. Ce sont les Chinoises. Il faut les tuer celles-là. (...)



Marie-Jean CHEMINADE est né en 1927 près d'Angoulême mais il arriva dès 1937 en Normandie. Il fit ses études au lycée Malherbe de Caen. Il était ingénieur à la SMN où il a travaillé 40 ans, passionné de l'histoire de l'écriture qui lui a inspiré plusieurs ouvrages et il était aussi poète, longtemps membre du cercle de poésie André Druelle. Il est décédé à Caen au mois d'août 2013.

Extrait :

Recueil *Toute une vie en florilège* (Culture Francophone- 2005) :

*Le Lac des Cygnes
Hommage à Tchaïkovsky*

*Sur l'émail d'un grand lac dans une aube incertaine
Un groupe de Cygnes blancs glisse lentement
Plumes et duvets gonflés par le fin printemps
D'une belle douce brise, chaude et lointaine.*

*Caché dans les hautes herbes et les fins roseaux
Un chasseur à l'affût, sans nul bruit, tend sa flèche,
Quand d'un coup le soleil brille et de son or lèche
L'étendue limpide et dore toutes les eaux.*

*Dans ces rayons rubescents ou vermeil doré
Les Cygnes se muent en diaphanes danseuses.
Un violon place ses mélodies amoureuses
Qui ensorcellent le chasseur désespéré (...)*

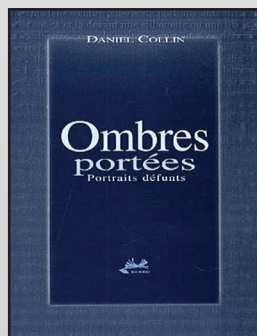


Jacques CLINCHAMPS de MALFILÂTRE

est né en octobre 1732 à Caen et il est mort à Paris en 1767. Poète né dans une famille très pauvre, il eut cependant un père aveugle qui lui récitait des poèmes. Il fit ses études à Caen et à Bayeux. En 1754 ce fut sa première victoire poétique au palinod de Caen, succès renouvelé cinq années de suite ainsi qu'à Rouen. Encouragé par Marmontel il est ensuite parti à Paris...

Extrait : *Narcisse*

« Les serpents de Junon » :
(...) À cet autel de gazon et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'étend ; l'air siffle ; l'autel tremble.
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents, soudain, sortent ensemble,
Rampant de front, vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons ;
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe,
Leurs cous mouvants gonflés de noirs poisons ; (...)



Daniel COLLIN est né à Cherbourg en 1945. Après des études à l'université de Caen, il devient professeur de Lettres. Il réside dans la région de Caen où il écrit poésie, nouvelles et réflexions philosophiques.

Extrait :

Ombres portées (Ed. Isoète – 2001)
(...) notre premier chien fut

Cléo, « cocker à poil ras » selon l'appellation fantaisiste du paysan qui nous la vendit sur le marché Saint-Pierre. C'était une adorable petite chose noire avec une bavette blanche ; elle escaladait ses frères et sœurs pour mieux regarder hors du carton dans lequel on les avait apportés. Un bracelet de montre comme premier collier, une course effrénée pour découvrir... (...)



Jocelyne CORBEL est née en 1948 à Cherbourg, elle vit dans la région de Caen où elle fut infirmière. Auteur de poésie, de nouvelles, d'essais et de romans, elle fut secrétaire de la Société des Ecrivains Normands pendant 18 ans. Elle est aussi membre de plusieurs associations littéraires.

Extrait :

Recueil pour enfants *Les vers volants* (2001).
Chatteries

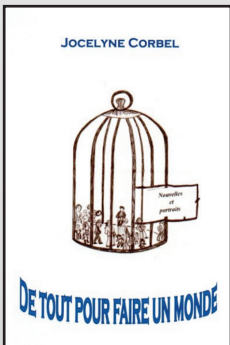


Le **chat**, tout repu de pâtée,
Se joue de la **souris** qu'il grignote,
mi-morte ;
Mais le vieux **chien** abandonné,
Sur son os, joue le gourmet.
Le **merle** noir festoie
De **vers de terre** aux baies de sorbier ;
Le petit **passereau** nettoie
La branche de noisetier

Et se déhanche
Pour décoller des **pucerons**
tous ronds
Et tous collants.

Extrait :

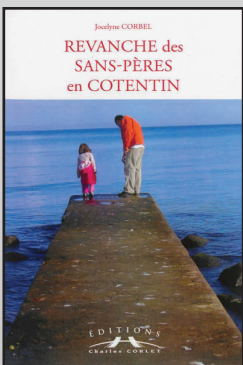
Recueil de nouvelles *De tout pour faire un monde*
(Culture Francophone- 2004).



Nouvelle « Petite Chérie »
(...) Elle fit connaissance avec les
chevaux, autrement qu'à la télévi-
sion, quand elle restait en extase
devant les courses, les westerns, le
cirque.
Cette beauté athlétique, élégante,
crinière au vent, muscles bandés,
lui procurait un plaisir violent, un
chamboulement de ses pensées et
de ses organes. Le bruit des sabots

au galop se mêlait à son rythme cardiaque.
Dès qu'elle pouvait, elle rejoignait Monsieur Jamfrun.
Elle étrillait, bouchonnait, sellait, dessellait, sanglait, en-
fourchait, maîtrisait, apprivoisait. (...)

Extrait :



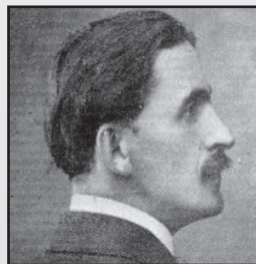
Roman *Revanche des sans-pères
en Cotentin* (Ed. Corlet- 2013)
(...) Murielle ouvre son sac et fait
découvrir des étrilles aux yeux
rouges, des crabes verts en livrées
rouges ou vertes, d'autres crabes
appelés « gros méchants », à
prendre avec précaution, des pa-
telles, des bigorneaux, mais aussi
trois ormeaux. Sylvain ne connaît
pas :

– C'est quoi ça ?

– Des ormeaux, ou oreilles de mer. La coquille est très
belle à l'intérieur, comme une oreille nacrée. On ne pour-
ra pas les manger aujourd'hui car c'est trop dur ainsi.
C'est toute une préparation... (...)

Jean de COURCY né en 1360 à Bourg-Achard dans
l'Eure est mort la même année que Jeanne d'Arc en
1431. C'était un chevalier normand au service de Charles
V puis Charles VI, mais aussi un poète :

(...) Puis me couchai sur l'herbe basse
Considérant la mélodie
De la plaisante chanterie
Que les oisillons demenoient
Et doucement se renvoisoient
Sur les arbres verts et fleuris
Et en leurs doux chants asservis,
Linos, cardins, cardonnerettes
Qui disaient en leurs chansonnettes
Leurs chants mélodieusement. (...)



Eléonor DAUBREE est né en
1881 à Gouville/mer dans la
Manche. Il est mort en 1961.
Après des études à Saint-Lô et
à Caen, il fut instituteur à Lessay
puis à Dol. Poète, il commence
à publier en 1908. Il obtient de
nombreux prix. Une rue de Cou-
tances porte son nom.

Extrait :

Recueil *Les fleurs de mon pays* (1912)

Trayeuses normandes
C'est le soir, un rayon du jour à son déclin
Étincelle sur l'or mat et poli des cannes,
Les trayeuses s'en vont sur le dos de leurs ânes
Vers l'herbage qui s'ouvre au bout du frais chemin.

Elles vont crânement, les rênes à la main,
Découvrant leurs gros bras de rude paysanne,
Et c'est plaisir de voir leur longue caravane
Défiler chaque jour, le soir et le matin.

En les voyant paraître au seuil de la prairie,
Les vaches au poil roux quittent leur rêverie,
Viennent sur le talus et se rangent en rond ;

Puis chacune, sachant bien ce qu'on lui demande,
S'approche, et la trayeuse arrache au pis fécond
Le bon lait savoureux de la vache normande.



Gilbert DELAHAYE (1923-1997)
est né en Seine Maritime, à
Franqueville-Saint-Pierre d'une
mère normande et d'un père
belge. Il avait 14 ans quand il est
parti vivre à Tournai. Plus connu
pour ses albums-jeunesse de
la série des « Martine », il avait
écrit aussi beaucoup de poésie.
Fidèle à la Normandie, il était
membre de la Société des Ecri-
vains Normands.

Un oiseau

Un oiseau couleur de vitrail
boit le soleil dans la rivière.
Ecoute palpiter l'eau claire
dans une gorge de cristal.

Chaque année la préfecture organisait un bal que j'ignorais totalement. Cette année là, on s'avisa d'y introduire un peu de jeunesse. On s'adressa à une instance républicaine : les écoles normales d'instituteurs et d'institutrices de la ville. Quatre jeunes de chacune d'elles étaient souhaités.

« *Madame* », notre directrice, offrit le bal en commençant par le haut du classement dans notre classe de troisième année : deuxième bac. Je n'avais guère de chance. Les premières, fiancées, bague chantilly à l'annuaire gauche, ne voulaient pas peiner leur promis, d'autres ne savaient pas danser, plus celles qui ne voulaient pas se fourvoyer et mon tour vint, j'acceptai. J'avais une belle robe faite en deux grands foulards de soie modernes, la taille fine et j'aimais danser.

Nous nous retrouvâmes à l'heure dite au bout de la rue Neuve et de la rue du Toat. Intimidés autant qu'excités, nous rentrions dans un domaine totalement inconnu, bien qu'il représente la République.

Le colosse en habit avec sa grande chaîne autour du cou nous fit grand effet, nous le prîmes pour le préfet. Nous avions décidé d'être respectueux, à hauteur de l'accueil et nous nous sommes bien tenus.

Le préfet, on le découvrit dans la suite du programme, il n'était pas en habit et tomba même la veste pour danser, il avait une chemise éblouissante. Ce bal n'était pas pour les élus de la République mais pour ceux qui avaient de l'entregent, de l'argent, pour qu'ils se rencontrent et se compromettent peut-être.

Il se trouve que je connaissais un des invités, bien marri de me voir dans l'assistance, je baissais la moyenne de son rang social. Fils de marchand de bestiaux et marchand de bestiaux lui-même, il me connaissait assise sur la remorque du tracteur, surveillant les cageots de prunes que Madame Bernat allait livrer au collecteur, sur la nationale.

Malgré son honneur écorné il ne put s'empêcher de me demander, dans la soirée, de quel droit j'étais là. Pas en dansant, on n'invitait pas cette jeunesse de basse classe à qui l'état payait des études secondaires. Il y eut bien quelque tentative de la préfecture, avec « la danse du balai », pour que l'on puisse faire quelques pas avec les gens nantis, pour qui nous étions des zombis. Le bal s'interrompait de temps en temps pour laisser l'espace aux paroles, la bouche pleine d'un buffet succulent. Toutes ces friandises sucrées, salées, colorées, quel délice pour les yeux, nous y avons goûté mais avec plus de dignité que certains invités. A un moment tout se figea, sourire aux lèvres, c'était la remise des lots d'une tombola, au profit de je ne sais quoi. Une jeune femme enceinte, robe impératrice blanche, sourire permanent, distribuait avec un air naïf et ravi, des petits lots tels des saints sacrements. Nous attendîmes sagement en grignotant discrètement. Le bal reprit. Dans un slow avec Marc, mon adorable premier flirt, notre premier baiser au « *rond point des lapins* » à Meschers, nous décidâmes d'aller visiter les lieux.

Nous avons senti la grandeur du hall d'entrée, nous montâmes le grand escalier en majesté ; premier palier, salon vaste et chaleureux, ouvert, avec beau lampadaire au dessus du canapé, champagne, friandises et fleurs fraîches sur une table basse. On combla notre étonnement en prenant quelques friandises mais sans user le champagne dans de belles coupes en cristal. Espiègles et curieux, nous continuâmes notre ascension dans ces locaux à tout le monde. Au deuxième étage : trois ou quatre petits salons, aussi bien achalandés, avec un côté lupanar, chacun avait une porte. Nous n'en revenions pas de ces délicates invitations favorables. Nous avons redescendu les marches amples comme des gamins ayant incidemment vu les fesses des adultes.

Nous reprîmes le bal en changeant de couples entre nous, je préférais un autre copain pour les rocks et là, l'assistance nous faisait place, la jeunesse c'était nous. Je ne sais quelle était l'heure autorisée pour notre retour. Pris au jeu des mondanités provinciales, Marc et moi sommes allés remercier le préfet pour son invitation en lui disant, en peu de mots, combien avait été agréable cette soirée. Les copains médusés nous soutenaient du regard. L'ambiance avait déteint sur eux car ils nous aidèrent galamment à mettre notre manteau.

Le court retour à pied, par le tour de ville, nous donnait l'impression d'avoir fait le mur. Le concierge n'avait pas fermé clé le portail de l'école annexe, nous atteignîmes nos lits en entrant sous les appartements de Madame, nous descendîmes l'amphi, traversâmes les classes de qua-

trième et seconde, puis le vide noir de la grande salle avant d'atteindre l'escalier menant à nos chambres. Notre cheminement tâtonné fut un délice rieur et silencieux.

Vive le bal du préfet pour une tranche de la bourgeoisie, les écoles normales ont disparu, qu'en est-il du bal du préfet ?

« Le fascinant destin d'Aliénor d'Aquitaine » *d'après la conférence de Philippe Duval*

Danielle Maltret

Je me souvenais des images transmises au cours du temps ; Aliénor, née en Aquitaine en 1124, personne importante, femme cultivée, accomplie, amoureuse et ce fut un réel plaisir d'apprendre son intelligence politique, son souci de prospérité pour la lignée des Plantagenêts, son émancipation et sa beauté souvent contée mais qui en fit une femme légère, sensuelle, débauchée, par nombre de romanciers, jusqu'à nos jours.

Monsieur Duval nous conta, avec une érudition savoureuse, le contexte historique du XIII^e siècle, je me souviens en particulier de faits où Aliénor d'Aquitaine se révéla courageuse et fine politique dans ce siècle de batailles incessantes de prérogatives : héritage, pouvoir, extension de territoires, entre de nombreux duchés liés aux Carolingiens ou aux Plantagenêts, Angleterre comprise.

À son apogée Aliénor d'Aquitaine régnait sur le plus grand empire européen allant des Pyrénées à l'Écosse. Elle se déplaçait à cheval d'un duché à l'autre suivie de sa cour, un millier de personnes, installée momentanément dans un château elle évaluait l'état du territoire et elle était connue de tout son peuple.

Âgée, elle alla jusqu'en Italie, à cheval, au secours de son fils. Elle dut payer une énorme rançon pour le libérer. Elle connut nombre de péripéties durant sa longue vie. Partie audacieusement en croisade avec le roi carolingien, abandonnée en Italie, emprisonnée, évadée, elle quitte son époux en 1151. Rencontre en 1152 du futur Henri II plantagenêt dont elle aura plusieurs enfants. Plus tard emprisonnée par deux des ses fils, le plus jeune la libéra, elle mourut en 1204, juste avant le démantèlement complet de son empire.

Revenons à Aliénor d'Aquitaine, titre qui dit ses origines. Orpheline, héritière unique à treize ans, elle a la charge d'un grand domaine prospère. Au Moyen âge la durée de vie moyenne des habitants était de quarante ans, Aliénor s'en trouvait presque à la mi-temps et fort capable de gérer son héritage, riche d'une grande culture et d'une intelligence politique qu'elle mit à profit sur son royaume. L'Aquitaine était prospère de par sa situation géographique ; le commerce se faisait essentiellement par la mer ; Bordeaux, Barfleur port trans manche, cultures vivrières abondantes, production de sel, exportation de vins, mais l'empire était fragilisé par des querelles internes, des héritages convoités, des rancœurs. Par sécurité Aliénor choisit d'épouser le roi de France, tout petit empire, mais il était sacré Roi, par Dieu, en la cathédrale de Reims et reconnu dans tout le nord de la France littéralement coupée en deux par le tracé de la Loire.

Aliénor quitta l'Aquitaine prospère, ensoleillée, nourrie de poésie galante avec les troubadours, la carte du tendre, parlant la langue d'Oc cousine de celles autour du pourtour méditerranéen et elle trouva un Paris gris, sordide, nauséabond, à l'hygiène déplorable dont elle ne comprenait pas la langue d'Oïl. Son mari, roi contrefait, peu cultivé ne voulait pas de la présence de sa femme. Aliénor mit au monde trois enfants, dont une fille Marie, qu'elle avait eu d'un premier mariage.

Philippe Duval sut nous montrer l'injuste imagination populaire qui fit d'Aliénor une femme romantique et peu recommandable.

Cette femme supérieure venait du sud, pays inconnu pour ceux du nord, méfiance donc. Riche, belle, esprit ouvert, au fait des arts et des sciences, fine politique, maternelle, elle dérangea. Être une femme éminemment puissante, brillante, était contraire à l'histoire au Moyen Age, on l'oublia. Mais en Normandie sa mémoire persiste, grâce aux historiens passionnés, aux lieux de résidences d'Aliénor, de sa famille, la dernière fille d'Aliénor naquit à Domfront, la visite de l'abbaye de l'Epeau, l'évocation d'Isabelle d'Anjou aux « *Nuit des chimères* » du Mans et d'autres monuments rappellent l'existence de cette grande dame.

Cette conférence me permettra de mieux regarder les traces laissées par la longue vie mouvementée et riche d'Aliénor d'Aquitaine, en Normandie.

Nous avons lu, vu et retenu...

Littérature



CONTES DE NOËL

Martine Alani

Autoédition, 64 pages, 2023, 10,00 €

Martine Alani a choisi de fêter Noël en Normandie (et plus particulièrement en Suisse normande qu'elle connaît bien) en nous proposant la lecture de cinq nouvelles écrites selon la même trame : ces histoires ont une intensité dramatique mais toujours une fin heureuse. Elles sont très émouvantes et traitent de problèmes actuels : la solitude, le racisme, l'émigration forcée, la vieillesse mais apportent une solution qui redonne toute sa magie à ce moment particulier ; on rêve tous de connaître cet instant suspendu où tout bascule dans la joie grâce à la générosité, l'attention et le partage ! Mention

spéciale à « un Noël pas comme les autres » et « la grille de Noël ».

N.J-O



MA VIE UN LONG COMBAT

Gisèle Lericolais

Helloéditions, 339 pages, 2023, 19,90 €

Sous ce titre un peu guerrier se cache la biographie d'une femme très pacifique, qui a souffert absolument de tous les ennuis que peut subir une femme (*et parfois un homme, bien sûr*) dans sa vie en société. Vous allez me dire que j'exagère, et qu'au delà de la Deuxième Guerre mondiale, et a fortiori au-delà de l'an 2000, telle chose n'est pas possible. Hélas, si. Beaucoup de gens sont persuadés que les féministes exagèrent, que les procès contre les maltraitants sont des cas isolés, mais Gisèle Lericolais, qui reproduit à peu de choses près le sort de ma propre mère pourtant née

en 1912, décrit et prouve, se souvient fort bien des noms, des lieux, et des dates où lui sont arrivées les humiliations, les insultes, l'abandon, le mépris, l'exploitation, perpétrés le plus souvent par la gent masculine ou patronale qu'elle n'aurait pas en principe soupçonnée d'un manque de respect. La question se pose de savoir comment elle a pu se construire, aller de l'avant, alors que son père l'appelait « la pute » en public, ou que son mari lui lançait : « *Je t'ai bien baisé la gueule, tu n'as rien* ». De difficultés économiques en retournements du destin, la voici, grâce au soutien littéraire d'une écrivaine amie, pour notre fascination et notre compassion, parmi les écrivains normands auxquels elle apporte un style réaliste et populaire, qui manque parfois de rigueur, mais pas d'authenticité.

B L-F



LA VOLEUSE DES MARAIS

Martin Long

In Octavo Éditions, 212 pages, 15,00 €

Avec *La voleuse des marais*, Martin Long nous invite à suivre Marguerite dans ses pérégrinations, une grand-mère qui s'échappe de sa maison de retraite. Petit à petit, au fil des lignes, nous savourons les descriptions de ces paysages normands qui nous sont, pour certains, familiers, marais du Cotentin, Carentan-les-marais, Sainte-Mère-Église, Foucarville...

Et l'Histoire qui est au rendez-vous. Le DDAY, une rencontre... Les souvenirs.

Les déambulations de Marguerite prennent des allures de quête. Ainsi, à l'heure des commémorations, Martin Long sert à merveille les thèmes de la mémoire, de la transmission et du partage.

La voleuse des marais existe également en version anglaise chez le même éditeur : *Her longest day*.

C.A.



DEUX GRAINS DE SUCRE, UN SOUPÇON DE SECRET

Brigitte Piedfert

Calmann Levy, 320 pages, 18,90 €

Au mortier d'Argent, le maître confiseur Simon Del Prado a le bonheur d'être choisi, par les élus de la ville de Rouen où il travaille, pour créer une immense réalisation sucrée devant être offerte à Louis XIII et Anne d'Autriche en juin 1633. Il sera soutenu par son grand-père Alberto, son meilleur ami Gabin et la jolie Adeline dont il est amoureux. Mais bien vite il va devoir combattre la jalousie d'un négociant en teinture Adrien de Mèchefaux qui convoite la même jeune fille. Celui-ci va mettre au point une terrible stratégie pour tenter de l'éliminer car Simon est espagnol... Brigitte Piedfert

décrit précisément aussi bien les techniques de confiserie que les horreurs de l'Inquisition.

N. J-O.



LES PÉRÉGRINATIONS DE COCO BEL ŒIL OU LA ROUTE DE LA SOIE

conte de Colette Deschamps

Chez l'auteur, 10,00 €

Colette Deschamps nous a habitués à ses vignettes Elise en ce temps-là, France en ce temps-là, courts récits pleins de saveurs, où elle mêle souvenirs de famille et témoignages historiques, pour nous accorder quelques moments de découverte et d'émotion. Dans ce conte de facture classique qui vient de paraître, son personnage autobiographique, Coco Bel Œil nous entraîne vers l'Orient au temps de Marco Polo avec des yeux d'enfant, les siens. On ne peut qu'admirer l'enluminure de couverture, emblématique du caractère onirique de l'écrit, et en filiation directe avec le Petit Prince et

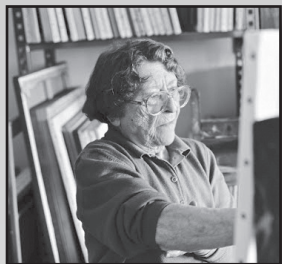
à sa découverte de l'univers.

...Nous avons lu, vu et retenu

À voir

EXPOSITION : LES ARTISTES SUR LA CÔTE DE NACRE OUISTREHAM RIVA BELLA DE 1800 A NOS JOURS

En contemplant les tableaux réunis pour l'exposition estivale 2024 à Ouistreham, je me suis particulièrement attardée sur ceux d'**Yvonne Guegan**, tout simplement pour son talent et aussi parce que **c'est la seule peintre normande au milieu de toutes ces toiles masculines!**

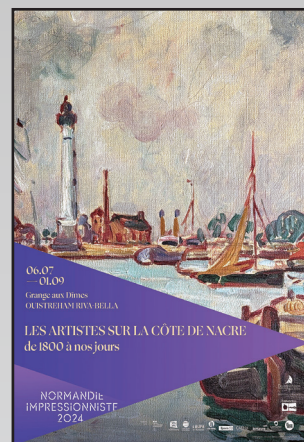


Yvonne Guégan, née Yvonne Louise Eugénie Léontine Gouts, à Paris 10^e, est une artiste peintre et sculptrice française.

En lisant les notes biographiques du catalogue de l'exposition, j'apprends car je ne la connaissais pas, qu'elle a vécu entre 1915 et 2005 et qu'elle a connu bien des difficultés pour s'imposer à Caen à la fin des années trente. Au contact des jeunes artistes de l'École des Beaux-Arts de Paris où elle étudie, elle apprend à maîtriser un langage nouveau. De retour à Caen lors de la

Seconde Guerre mondiale, Il semblerait que sa peinture ait dérouté et même révolté un public et des artistes peu enclins à la modernité. Mais peu à peu, ce sera grâce à elle que l'art à Caen va changer profondément du fait de sa personnalité hors du commun. Son œuvre entière est un hymne à la joie et à la lumière. Sa prédisposition à l'émerveillement va durer pendant trois-quarts de siècle où elle se tiendra à l'affût des couleurs et des formes en constante métamorphose. Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle avec les poétesses normandes... Que de difficultés pour sortir de l'invisibilité où on a souhaité cantonner toutes ces femmes artistes !

N.J-O



Spectacle le chant d'Orphée

par la compagnie *Tel jour, telle nuit*, dans le cadre du festival histoire d'en découdre le 12 octobre à Carentan.

Selon la légende, Orphée était le fils d'Apollon, le dieu grec de la musique. Son père lui donna une lyre et, dès son plus jeune âge, Orphée jouait si bien qu'il surpassait même l'habileté de son père. On raconte que lorsqu'il jouait, les objets qui l'entouraient prenaient vie tant sa musique était envoûtante. Orphée lui-même allait bientôt être enchanté. Alors qu'il jouait de sa lyre dans les bois, une belle nymphe nommée Eurydice suivit le son et trouva Orphée. Ce fut le coup de foudre pour les deux protagonistes, qui tombèrent tous deux amoureux l'un de l'autre. Ils se marièrent bientôt, mais leur bonheur fut de courte durée lorsqu'Eurydice fut tuée par la morsure d'un serpent venimeux. Déterminé à la récupérer, Orphée se rend aux

Enfers, le pays des morts. Il parvient à charmer tous les défenseurs des Enfers avec sa musique, jusqu'à ce qu'on lui accorde finalement une audience avec Hadès. Le dieu des Enfers lui-même est si ému par la musique d'Orphée qu'il lui permet de ramener Eurydice au pays des vivants à condition qu'il respecte une règle : il ne doit pas se tourner vers elle. Orphée n'avait pas le droit de la regarder avant qu'ils ne soient tous deux de retour au pays des vivants. Il a accepté, et a commencé à conduire Eurydice loin des Enfers. Quand Orphée ramena enfin sa femme à la surface, il était si excité qu'il se retourna pour l'embrasser... mais il s'aperçut qu'Eurydice n'était pas encore complètement sortie des Enfers. La règle ayant été brisée, Eurydice disparut et fut perdue à jamais.

Il n'est pas si facile de nos jours de raconter l'histoire d'Orphée et d'Eurydice, la plus célèbre histoire d'amour de la mythologie grecque (*mais pas la plus simple...*) notamment aux enfants.

Le pari a été relevé avec brio par Marie-Bénédicte Souquet qui est seule en scène avec sa cape et sa robe symbolisant à la fois la forêt et l'enfer. Elle est tour à tour conteuse, chanteuse lyrique, musicienne et captive petits et grands avec cette histoire qui raconte la détermination, le courage puis le doute...

N.J-O

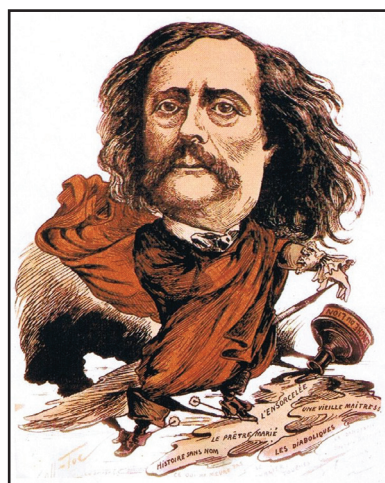
De GOURMONT sur BARBEY D'AUREVILLY

par Vladimir Claude Fišera

Nous avons eu l'occasion dans le n°135 de 2022 d'évoquer déjà Remy de Gourmont (1858-1915), notamment grâce au livre que Charles Dantzig lui a consacré récemment et à des extraits de de Gourmont lui-même, tirés de son bijou, *La petite ville (c'est sa Coutances envahie, déplore-t-il, par les touristes)*. Barbey d'Aurevilly est né en 1808, cinquante ans avant Rémy de Gourmont et décédé en 1889, soit vingt-six ans seulement avant Rémy de Gourmont (voir sur Barbey mon article in *ibid.*, n° 134). Barbey aura donc vécu assez longtemps pour qu'ils deviennent des contemporains.

Il y a sept ans, Vincent Gogibu, spécialiste de Rémy de Gourmont et de la littérature fin de siècle, a retrouvé parmi les articles de ce dernier un texte de 1904 intitulé « *La vie de Barbey d'Aurevilly* » publié dans ses *Promenades littéraires* (voir in *sld* V.Gogibu, *Remy de Gourmont, Le téléphone a-t-il tant que cela augmenté notre bonheur ?*, Grasset, 2015, 280 p.).

En voici quelques extraits : de Gourmont y prophétise d'emblée que Barbey « *restera longtemps l'un de ces classiques singuliers et comme souterrains (...)* On les tient à l'écart de la famille, on craint de les approcher, mais on les regarde et on est content de les avoir vus. Ce ne sont pas des monstres; au contraire, on les trouve trop beaux et trop libres. Lentement, avec de persévérantes précautions, les ecclésiastiques et les professeurs les écartent des bibliothèques, les cachent dans les armoires (de Gourmont est un ancien employé de la Bibliothèque Nationale qui connaît bien son « cabinet noir » et qui sera licencié pour avoir dénoncé « le joujou patriotisme » en 1891, note de VF) bien en lumière, en pleine poussière, brillent la morale et la raison (...) Ses contradictions ne furent pas seulement successives (...) Très peu religieux, le Normand (on entend la Basse-Normandie, la région qui forma Barbey d'Aurevilly) ne supporte l'autorité que lointaine, invisible; il est profondément individualiste, d'un patriotisme fort modéré(...) Ces caractères généraux se retrouvent assez précis chez Barbey d'Aurevilly. Comme le



Normand moyen, il est dénué de religiosité profonde, mais attaché à certaines formes et traditions religieuses; il est individualiste jusqu'au scandale, ne supporte de l'autorité que l'idée qu'il s'en fait; (...) né dans un milieu où la culture est toute de tradition, il sent le besoin de notions plus nouvelles et part à leur conquête, avec l'imprévoyance d'un chevalier d'aventure. (...) On pouvait relever (chez lui, VF) des erreurs ou des colères, mais pas une bassesse, pas une lâcheté; et c'est tout entier que l'opinion l'acceptait enfin (en 1882, avec « *Une histoire sans nom* », la dernière de ses « *Diaboliques* », à soixante-quatorze ans, après plus de cinquante ans de littérature comme le remarque de Gourmont, note de VF), sans que ni l'écrivain ni l'homme lui eût sacrifié ni une idée ni un sentiment ».

Les Lettres Normandes

Revue trimestrielle
de la Société des Écrivains Normands
fondée en 1923
Association loi de 1901

Ancien Président (†)
Claude LE ROY

Conseil d'administration 2024 :
Présidente : Bernadette LAVAL-FISERA
Trésorier : David HANLEY
Secrétaire : Yves-Marie HELLO

Vice-présidents délégués :
Calvados : Colette DESCHAMPS
Manche : Vladimir FISERA
Orne : Michel DELAUNAY
Eure : Isabelle ROBBE

Rédactrice adjointe :
Nathalie JAUSSAUD-OBITZ

Membres du bureau :
Edith SERAIS (†) - Éric NAVET

Association régie par la loi de 1901

Elle a pour but de regrouper les écrivains ayant des origines normandes ou ayant pris notre province comme terre d'adoption, d'organiser toutes manifestations propres à servir les lettres normandes et plus généralement la culture et la langue française. Elle édite une revue trimestrielle.

Elle comprend des Membres d'Honneur, des Sociétaires ainsi que des Membres adhérents ou sympathisants.

Pour devenir sociétaire il faut avoir publié au moins deux ouvrages et être agréé par un comité de lecture.

Elle organise chaque année diverses manifestations tenues par rotation dans l'un des cinq départements de Normandie : Assemblée générale en octobre, conférences, salons du livre, animations.

Enfin elle décerne tous les ans plusieurs prix par concours :

Les Prix :

Prix Gustave Flaubert
des Écrivains Normands (fiction)
et
André Maurois (histoire);
en alternance.

Prix de la Nouvelle arthurienne

Le Prix de poésie :
Le Prix Louis Bouilhet (sur manuscrit).

